

La fin justifie-t-elle (toujours) les moyens ?

No de Pablo Larraín, Chili-France-États-Unis, 2012, 115 minutes

Philippe Gajan

Où sont les utopies du cinéma ?

Numéro 161, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2013). Compte rendu de [La fin justifie-t-elle (toujours) les moyens ? / No de Pablo Larraín, Chili-France-États-Unis, 2012, 115 minutes]. *24 images*, (161), 65-65.

La fin justifie-t-elle (toujours) les moyens ?

par Philippe Gajan

Chili, 1988 – Le camp Pinochet organise un référendum. Il part largement favori face à l'option du «No». Une victoire de cette dernière conduirait le pays vers une transition démocratique, celle du oui reconduirait Pinochet. Voilà pour l'enjeu, l'issue est déjà connue. Le film quant à lui suit l'itinéraire de René Saavedra, jeune et brillant publicitaire (Gael García Bernal, remarquable) embauché par le camp du non pour renverser la tendance. Ce qu'il va faire, provoquant une escalade des moyens de pression. Sur l'air de «la fin justifie les moyens», *No* est un film à la fois drôle et... extrêmement amer.

Au temps de la dictature... En trois films, le Chilien Pablo Larraín a parcouru le temps de la dictature de Pinochet. *Santiago 73, post mortem*, sorti en 2010, jetait un regard de biais sur le coup d'État en s'attachant aux pas d'un employé de la morgue. *Tony Manero* (2008), du nom du personnage de Travolta dans *Saturday Night Fever*, se déroulait en 1978. *No* clôt la trilogie donc, une clôture historique – Pinochet prendra acte de sa défaite, mais ouvre une nouvelle époque, celle des campagnes politiques médiatiques. Car le véritable sujet de *No* (comme de toute la trilogie) n'est pas tant la dictature ou dans ce cas la transition démocratique. Non, le sujet de *No* est un questionnement très contemporain sur la naissance de la politique-spectacle, l'art de la manipulation des foules et la montée en puissance des communicateurs et autres *spin doctors*, maîtres du jeu aujourd'hui.


Le cinéma de Pablo Larraín n'est pas lisse, il est même extrêmement rugueux, doublement. Esthétiquement, le cinéaste a pris le parti (réussi) de filmer avec une caméra des années 1980, sans doute en partie pour «coller» à l'esthétique des publicités de l'époque, monuments insensés de kitch que le spectateur d'aujourd'hui (re)découvre, partagé entre le (fou) rire et la stupeur; sur le fond, la joie devient le thème et la stratégie du jeune publicitaire de la campagne du non. Mais vendre la joie à une population marquée jusque dans sa chair par la dictature n'est pas facile. Dès



le départ, ce choix provoque la scission du camp du non, certains militants ne comprenant pas et surtout ne pouvant pas accepter la mise au rancart de leur douleur et plus encore des raisons de leur lutte quotidienne. Et au final (15 minutes de messages télévisés quotidiens, pendant 27 jours), alors que la campagne s'est durcie peu à peu, rappelant les heures les plus dures de la dictature, la «joie» des tenants du non est amère, amertume incarnée dans le visage de Gael García Bernal, qui s'éclipse alors que la victoire est proclamée. Car cette victoire, l'explosion de joie qu'elle provoque, a quelque chose à la fois de légitime et d'indécemment au regard de l'histoire et surtout des moyens mis en œuvre pour l'obtenir: le sentiment que c'est au prix d'une amnésie généralisée et donc d'une amnistie de l'histoire avec un grand H qu'enfin le peuple chilien peut tourner la page. *Exit* les violations des droits de l'homme (plus de 3200 morts et disparus, plus de 38 000 torturés, des dizaines de milliers d'arrestations de dissidents), l'enjeu de la campagne est désormais la situation économique du pays et la promesse de lendemains qui chantent.

À un niveau individuel, le parcours de René symbolise bien ce changement de garde. Enfant de la dictature, il est séparé d'une militante du non avec qui il a eu un enfant. Brillant, arriviste, immature,

joueur, pur produit de la société de consommation, il est déjà de plain-pied dans ce Chili de l'après-Pinochet. Le camp du non est l'entreprise qui l'a embauché et il devait le faire gagner, non par conviction mais par professionnalisme, par jeu, par défi, par carriérisme... C'est toute l'ambiguïté du personnage, métaphore d'un Chili tiraillé entre son devoir de mémoire et sa marche en avant vers un capitalisme triomphant.

Pablo Larraín nous offre là un grand film politique. On ne fait pas en 2012 le procès de la dictature de Pinochet pour se rassurer ou pour se justifier. Larraín s'interroge sur la suite du monde, sur le capitalisme et sur une société née de la dictature qui n'a pas su, qui n'a pas voulu en tirer de leçons. Il s'interroge surtout sur la société d'aujourd'hui, et pas seulement celle du Chili: il partage avec nous cette amertume face à une société de consommation qui dans sa fuite en avant a cessé de croire. Une société amnésique... 

Chili-France-États-Unis, 2012. Ré.: Pablo Larraín. Scé.: Pedro Peirano. Ph.: Sergio Armstrong. Mont.: Andrea Chignoli. Int.: Gael García Bernal, Alfredo Castro, Antonia Zegers, Luis Gnecco. 115 minutes. Dist.: Métropole Films.

Sortie prévue: 5 avril 2013